Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 10 (1902)
Heft: 8

Artikel: Les études historiques à Fribourg en 1901-1902
Autor: E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-11608

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

régime qui l'avait créée. Si elle a survécu au gouvernement des ducs de Savoie, elle est restée figée dans son passé, pareille à ces demeures féodales, dont l'ancienne destination s'adapte mal aux exigences de la vie moderne. Sur les rives enchanteresses du Léman, où l'industrie des étrangers a fait disparaître les derniers vestiges des vieux âges, Villeneuve est là comme un témoin d'une époque lointaine, dont presque rien ne subsiste aujourd'hui. Il est vrai que ses murailles et ses portes ont disparu, que des constructions nouvelles se sont élevées ; mais dans son ensemble Villeneuve a peu changé. Des maisons au front étroit, tournant le dos au paysage, se pressent encore les unes contre les autres. L'ancien hospice d'Aymon de Savoie est encore debout, avec son église et la haute tour qui la domine. Le vieux temple de St-Paul veille, dans son recueillement, sur la petite cité qui se serre auprès de lui, pendant que son clocher gothique émerge au-dessus des toits que le temps a brunis ; et les habitants subissent malgré eux le calme alangui qui se dégage des choses mortes.

Eug. Corthésy.

LES ÉTUDES HISTORIQUES A FRIBOURG

EN 1901-1902

Le canton de Fribourg possède deux sociétés d'histoire qui, depuis quelques années, déploient une activité aussi considérable qu'intéressante.

La plus connue est la *Société d'histoire du canton de Fribourg* dont la fondation remonte à 1840 et qui compte actuellement plus de 160 membres. La Société historique fribourgeoise de langue allemande existe d'autre part depuis huit ans et, sous la présidence de M. le professeur Büchi, a déjà mis au jour des travaux de valeur et des documents du plus grand intérêt.

La *Revue historique vaudoise* n'ayant pas pu, pour diverses raisons, donner chaque mois un aperçu des travaux de ces sociétés depuis l'automne dernier, nous croyons bien faire en réunissant dans les quelques pages qui suivent les indications les plus importantes sur l'activité des historiens fribourgeois.

I

La Société d'histoire du canton de Fribourg, que M. Max de Diesbach préside avec tant d'intérêt et de compétence, a chargé, il y a plus d'un an, M. Millioud, à Lausanne, de faire quelques recherches dans les archives de Turin qu'il connaît si bien et dont il a déjà tiré beaucoup de documents de valeur sur la période de Savoie. M. Millioud a relevé les comptes des châtelains de Châtel-St-Denis (1297-1523), de Montagny et de Rue, qui comprennent la période de 1271 à 1359 et sont malheureusement en mauvais état. Le dépouillement de ces comptes a déjà fourni et fournira encore des détails nombreux et une foule de renseignements inédits. Les archives de Turin sont riches en documents relatifs au canton de Fribourg. On y trouve, par exemple, un livre de reconnaissances de Rue de 1278, qui sont probablement les plus anciennes du pays.

Parmi les membres les plus actifs de la Société d'histoire de Fribourg, il faut citer son secrétaire, M. l'abbé Ducrest. Dans la séance du mois de novembre, il a présenté à ses collègues un ancien catalogue des chanoines de la cathédrale de Lausanne, dressé vers l'année 1655 d'après les documents originaux des archives de Lausanne, par Samuel Gaudard, docteur en droit. Ce catalogue est dédié « à tous ceux qui pourraient trouver avoir part à l'honneur que leurs prédécesseurs aient esté aussi au nombre de ce vénérable corps du Chapitre de Lausanne, dans lequel chascun pourroit prétendre pour devenir l'évesque de l'évesché de Lausanne et prince de l'Empire. » Feu M. l'abbé Gremaud en a fait une copie qui se trouve aux archives de l'Evêché à Fribourg.

Ce catalogue contient 436 noms de chanoines appartenant à des familles prises un peu dans toutes les parties de l'ancien pays de Vaud et de la Savoie ; on y reçonnaît un bon nombre de noms fribourgeois. Le premier chanoine mentionné est Louis (Lodoycus) Dapifer (1150), et le dernier dom Jaques Perrin (1534). Des notes laissées par M. Gremaud permettent d'ajouter à cette liste une vingtaine de noms ; il est probable qu'elle pourrait être complétée encore.

Sur ces 455 ou 460 chanoines, on en compte près de 60 qui furent docteurs ou licenciés, soit en théologie, soit surtout en droit, plusieurs même à la fois en droit civil et en droit ecclésiastique., Quelques-uns portent le titre de professeurs de lois *(leyum professor)* ce qui permet de conclure qu'il y avait, annexée au Chapitre, une école où l'on enseignait en particulier le droit. On compte sur cette liste environ 22 prévôts, autant de vicaires généraux et une quinzaine de prélats ou protonotaires apostoliques.

Un bon nombre de ces chanoines étaient curés dans différentes paroisses du diocèse, mais ne gardaient le plus souvent pas la résidence. Quelques-uns étaient en même temps chanoines des cathédrales de Genève, d'Aoste et d'ailleurs. Le catalogue donne, avec l'indication des années où l'on trouve leurs noms, celle de la dignité dont ils étaient revêtus dans le Chapitre, ou de la charge qu'ils devaient y remplir.

D'après un manuscrit de Mgr Strambin, le Chapitre devait être régulièrement composé de 24 chanoines proprement dits. En 1505, il y en avait 28, et en plus 107 chapelains altariens ou *habitués* attachés au service de la cathédrale. Ce n'était pas trop, même pour la desservance des 80 chapellenies qui se trouvaient dans l'église.

Il y avait quatre dignités principales. La première était celle de doyen, et la deuxième, celle de prévôt ; les deux autres étaient celles de chantre et de camérier (*camerarius*). De ces dignitaires, les trois premiers, outre leur part des revenus du Chapitre, avaient encore certaines rentes particulières provenant de fiefs ou dîmes. Le chantre avait plus spécialement la direction et la surveillance des enfants de chœur.

On comptait six charges principales : celle de *trésorier*, dont le nom indique la fonction. Cette fonction était aussi en partie remplie par le camérier ; le *sacristain*, chargé de la garde des reliques, des ornements et vases sacrés ; le *portier* (*edituus*), spécialement chargé des cloches et de la surveillance des sonneurs ; le *cellérier*, qui avait la garde des caves et la surveillance des vignes. La besogne ne lui manquait pas ; les vignes capitulaires rapportaient le plus souvent plus de 200 chars (*plaustra*) de vin. L'*aumônier* était chargé de distribuer les aumônes aux pauvres et aux indigents.

Le *maître* ou *préfet de la fabrique (magister fabricæ)* avait la garde de l'église et des bâtiments capitulaires.

M. l'abbé Brulhart, curé de Font, près Estavayer, consacre ses loisirs, depuis plusieurs années, à rassembler les documents relatifs à l'histoire de la contrée qu'il habite. En attendant de publier un travail d'ensemble sur ce sujet, il a communiqué à ses collègues de

la Société fribourgeoise, les résultats de ses recherches sur la culture du châtaignier dans le bailliage de Font. Nos lecteurs pourront les lire dans une de nos prochaines livraisons.

Dans la séance du 19 décembre, le P. Bernard Fleury a lu un travail très documenté sur les « béguines » à Fribourg, au moyen âge.

On est loin d'être d'accord sur l'origine des béguines. Certains auteurs en attribuent la fondation à sainte Begghe, fille de Pépin de Landen, morte en 694 ; d'autres, à Lambert le Bègue, ecclésiastique liégeois, mort en 1191. Il est sûr cependant que l'institution prit naissance dans les Pays-Bas, et se répandit de là en France et en Allemagne. Les béguines étaient de pieuses chrétiennes qui vivaient soit isolées, soit en communauté, pour mener une vie plus parfaite que le commun des mortels, sans faire toutefois les vœux de religion. La plupart suivaient la règle du Tiers-Ordre de Saint-François. A partir du XVIe siècle, elles disparaissent ou se transforment en communautés cloîtrées de Franciscaines ou Capucines, dont quelques-unes existent encore.

L'introduction des béguines à Fribourg semble devoir être attribuée à la comtesse Elisabeth de Kybourg, fondatrice du couvent des Cordeliers, morte en 1275. On trouve successivement ou simultanément sept communautés de béguines à Fribourg : celle de Saint-Jaques, dont la maison, située probablement au haut de la rue des Alpes, fut détruite par un grand incendie en 1335, celle appelée *Eis covent*, derrière Notre-Dame, près de la Grenette; actuelle, et dont il est plusieurs fois fait mention jusqu'en 1483 ; celle de Saint-Pierre, dans le voisinage de l'ancienne chapelle ; celle de *Nuwenwirth* (c'étaient des Augustinesses, du Tiers-Ordre de Saint-Augustin), établie tout d'abord au Stalden, et plus tard dans une maison appartenant à Nicolas Nuwenwirth ; puis celle des Sœurs du Libre Esprit (appelées aussi les Franches ou les Pauvres volontaires). Les Comptes des Trésoriers mentionnent encore, vers 1410, les béguines de la maison de Dom Christin, près de la Mauvaise Tour, dans le voisinage de la Préfecture actuelle, et enfin celles de l'Espagnoda, dont il est difficile de fixer l'emplacement exact. En 1446, ces maisons n'existaient plus. On connaît aussi les noms de plusieurs béguines vivant isolées ou dans leur famille. Les archives ne mentionnent aucune plainte contre l'orthodoxie des béguines de Fribourg. Cependant, quelques-unes furent impliquées dans le procès de l'Inquisition contre la secte des Vaudois en 1430. La conduite de l'une ou l'autre donna lieu à quelques reproches, mais un acte important de 1430 nous dit que ces reproches ne s'adressaient qu'à quelques-unes, et non à la généralité.

Après cela, M. Max Techtermann passe à la lecture d'extraits d'un article, dû à la plume de M. Langlois, paru dans le n° 2 (avril-juin 1901) du *Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine* sur les régiments suisses au service de Henri IV. L'infanterie française de l'époque était surtout composés d'étrangers, Corses, Albanais, Navarrais, Italiens, Allemands et Suisses, « la plupart gens de sac et de corde, meschants garnements eschappés de justice, marqués de la fleur de lys sur l'épaule, avec longs cheveux et barbes horribles. » Le chroniqueur Brantôme fait de ces mercenaires, surtout des Allemands et des Italiens, des portraits qui sont loin d'être flatteurs. Les troupes suisses se distinguaient de ces hordes par une fidélité inébranlable, une sévère discipline, un courage à toute épreuve et une obéissance exemplaire. Elles avaient leur constitution propre et elles servirent de modèle à toutes les puissances de l'Europe pour la formation de leur infanterie. Les Suisses étaient appelés partout les *Dompteurs des rois*. Mais il fallait les payer, et Henri IV n'avait pas d'argent.

Sully dit, dans ses *Economies royales* (1605), qu'il était dû aux cantons suisses, tant pour leurs services que pour leurs pensions, y compris les intérêts, près de trente-six millions de francs. Des réclamations s'élevaient de toute part, on le comprend, sur le sol helvétique. Afin de calmer les Suisses surexcités, Henri IV, de passage à Tours, en mars 1593, signa devant Me Foucher, notaire en cette ville, trente actes ou obligations par lesquelles il prend sur les sommes à provenir des ventes de son domaine de Navarre et celles de la vente des biens de la couronne de France le montant d'environ 700,000 livres au profit des colonels et capitaines suisses qui avaient été à son service et dont les soldes étaient depuis longtemps impayées, bien que la plupart fussent licenciés déjà depuis deux ans. On y voit surtout des noms d'officiers bernois, glaronnais, soleurois et grisons, d'Aregger de Soleure, Wichser de Glaris, Hartmann des Grisons, Diesbach de Berne, Studer de Saint-Gall, etc. On y lit aussi le nom d'un officier fribourgeois, Jean de Lanthen-Heid, avoyer de Fribourg, le même qui avait vendu aux Jésuites le terrain sur lequel est bâti le collège Saint-Michel. Jean de Lanthen était parti à la tête de cinq compagnies fribourgeoises ; il s'était distingué au siège de Rouen et dans la guerre contre le duc de Mercœur. La conduite des Suisses dans ces circonstances donne un formel démenti au peu courtois proverbe : « Pas d'argent, pas de Suisses ! » L'auteur de l'article fait un magnifique éloge des troupes suisses et loue grandement leur désintéressement. « Quand on voit, dit-il, des officiers comme Heid,

comme les Studer, après dix ans de licenciement, recevoir pour une créance de 15,000 écus, une assignation de 2000 écus seulement sur une vente qui n'est pas encore réalisée ; quand on voit ces capitaines ayant sacrifié toutes leurs ressources personnelles, en proie aux poursuites de leurs créanciers, n'hésiter pas cependant à accorder au roi de France un nouveau crédit, reprendre même du service avec un dévouement semblable à celui du passé, on ne retrouve là aucun des caractères justement reprochés aux véritables mercenaires... ils subordonnaient leurs services à des principes plus élevés que leurs intérêts matériels..., le dévouement des Suisses fut à la hauteur de leur vaillance et de leur bravoure...

M. le Dr *Holder,* qui s'occupe de l'histoire économique de Fribourg, parle de diverses tentatives faites dans le XVIIIe siècle soit par des particuliers, soit par des sociétés, soit par l'Etat pour améliorer les conditions économiques de la ville et du pays. En 1763, la *Société économique* de Fribourg à l'exemple de celle de Berne, proposa un *plan de travail,* enquête très détaillée qui devait être faite par les membres de la Société dans tout le canton sur l'état de l'agriculture, des arts et du commerce. Pour faciliter le travail, le canton était divisé en quatre parties : la Broye, la Gruyère, le pays moyen romand, le pays moyen allemand. Les associés devaient se partager la besogne et établir dans chaque localité des correspondants qui devaient s'enquérir auprès des particuliers non seulement sur une foule de choses relatives à l'agriculture, à l'élève du bétail, aux travaux de la campagne et instruments aratoires en usage, mais encore sur la population, le génie des habitants (!), les poids et mesures, les insectes nuisibles, etc. Une foule de réponses arrivèrent, toutes pleines de renseignements intéressants, et le trésorier d'Etat Savary fit sur l'agriculture, la fabrication du fromage, divers mémoires restés manuscrits.

Ce *plan de travail* est un écrit devenu aujourd'hui presque introuvable. On n'en connaît qu'un seul exemplaire, provenant d'une bibliothèque particulière très riche en ouvrages rares.

Un second projet, qui date de 1799, fut élaboré par le citoyen Pierre Gendre, lieutenant de préfet, membre de la municipalité de Fribourg. Il est intitulé : *Réflexions sur les moyens d'introduire l'industrie dans la ville de Fribourg, etc., présentées à l'examen de la Municipalité.* L'auteur de ce mémoire se plaint du désœuvrement et de l'indolence progressive de ses concitoyens, de l'incurie des autorités gouvernementales pour réprimer les excès de la mendicité, et il propose comme branche d'industrie propre à

apporter le bonheur au pays, « la filature en général, et en particulier la filature du chanvre, de la laine et du coton, leur tissage et tricotage pour bonneterie drapée. » Il fait ressortir tous les avantages que ce genre d'industrie procurerait au pays, et il soumet à ses collègues de la Municipalité un plan d'exécution fort bien conçu, rempli d'idées économiques excellentes, mais peut-être un peu trop optimiste, et pour cela resté inexécuté.

Le 30 janvier, M. le Dr Schnürer, professeur à l'Université, a lu un travail d'un intérêt tout particulier sur le culte de saint Vult et la chapelle de ce nom qui existait anciennement à Fribourg. Il y avait dans cette chapelle, située sur les Places, devant la porte de Jacquemart et l'Hôpital des Tisserands, un crucifix d'une structure tout à fait caractéristique. Le Christ était représenté suspendu à la croix sans expression de souffrance, revêtu d'une longue tunique, portant sur la tête, non une couronne d'épines, mais une couronne royale, les bras étendus tout à fait horizontalement, les deux pieds placés l'un à côté de l'autre et cloués séparément à la croix. On donnait à ce crucifix, objet d'une grande vénération, le nom de Saint-Vultus ou Saint-Vult, quelquefois aussi Saint-Wurt. En 1448, Marguerite Velliet, de Lucens, lui avait légué sa houppelande bleue.

Ce Saint-Vult n'était autre chose que la reproduction fidèle d'un grand crucifix conservé dans la cathédrale de Lucques, en Toscane, qu'une tradition dit avoir été sculpté par Nicodème, disciple du Sauveur, et rapporté de Syrie en Italie au VIIIe siècle, au moment de la grande querelle des Iconoclastes. Grâce aux nombreux pèlerins qui allaient se prosterner devant le précieux et riche *Volto Santo di Lucca*, grâce aussi aux célèbres tisserands toscans qui traversaient souvent les Alpes, le culte du grand crucifix de Lucques s'implanta en France, en Allemagne et en Suisse, et plusieurs sanctuaires s'élevèrent en son honneur. Il y avait aussi une chapelle de Saint-Vult à Vevey, et en plusieurs localités de la Suisse allemande. Celle de Fribourg est mentionnée pour la première fois dans les archives en 1384. En 1681, elle fut démolie quand on construisit le grand Hôpital bourgeoisial, et le saint Vult qui y était vénéré fut transporté à la chapelle de Saint-Pierre. On ne sait ce qu'il est depuis lors devenu. Les archives d'Etat et celles de l'Hôpital renferment plusieurs actes de donations faites en faveur de cette chapelle de Saint-Vult.

Au culte de saint Vult s'en rattache un autre, celui d'une curieuse sainte appelée sainte Wilgeforte ou Cummernisse, honorée autrefois en France, en Belgique, en Suisse et en Allemagne.

D'après une légende dont l'origine inexpliquée remonte au XVe siècle, cette sainte était la fille d'un roi de Portugal. Son père, qui était païen, voulait la donner en mariage à un prince de son royaume. La jeune fille, qui était chrétienne et avait fait vœu de virginité, ne voulait d'autre époux, disait-elle, que le Crucifix. Elle refusa donc le parti proposé. Le père la fit mettre en prison. Dans les fers, elle supplia le ciel de lui venir en aide. Dieu l'exauça et lui couvrit le visage d'une barbe épaisse et touffue. Le mariage, on le comprend, n'eut pas lieu. Enfin, après beaucoup de tribulations, la jeune fille fut crucifiée et mourut martyre. Son tombeau se trouvait, dit-on, à Steinberg, en Hollande.

Cette extraordinaire légende inspira plusieurs artistes. Il se fit de nombreux tableaux et statues représentant une jeune fille barbue, vêtue d'une longue robe, attachée à une croix dans l'attitude d'une personne qui prie et qui ne souffre pas (ohne Kümmerniss). Les Grands Bollandistes en particulier racontent qu'une de ces singulières images était, au commencement du XVIIIe siècle, l'objet d'une certaine vénération dans l'église St-Nicolas à Fribourg. Dans une dispute qui s'éleva alors en Franche-Comté au sujet de la présence de ces étranges figures dans les églises, on fit précisément valoir, comme un argument sérieux contre ceux qui voulaient les en faire disparaître sous prétexte qu'elles portaient à rire, la touchante vénération dont les Fribourgeois entouraient leur sainte Wilgeforte, sous les yeux mêmes de l'évêque.

M. Schnürer, qui prépare à ce sujet un intéressant ouvrage, croit que le culte de sainte Wilgeforte n'est qu'une transformation de celui de saint Vult. Les actes de son martyre auront probablement été fabriqués de toute pièce, on ne sait ni quand, ni par qui, pour favoriser la naïve confiance des fidèles. M. Schnürer fit circuler plusieurs portraits et représentations de cette sainte, entre autres un petit tableau provenant de Mühringen en Wurtemberg *(Sancta Cumerana, ex-voto, 1796)*, et une statue qui vient d'un couvent allemand situé au bord du Rhin.

Dans la séance du 6 mars, M. Max de Techtermann a fait une communication sur la découverte faite en 1869, dans l'ancienne chapelle des Cordeliers de Tours, en France, du tombeau d'un ancien soldat suisse au service de Sa Majesté le Roi Très-Chrétien, le colonel Gaspard Gallati, de Glaris Après avoir pendant 65 ans servi les rois Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, et assisté à six batailles, à celles entre autres de Jarnac, Moncontour et Arques, le vaillant officier était mort subitement, le 2 juillet 1619, près du pont de la Motte, sur la

Loire, au moment où il se disposait à se rendre au château de Plessis-les-Tours où la cour royale était réunie. Divers historiens ont fait mourir le colonel Gallati à Paris en 1629. D'après l'inscription tumulaire et aussi d'après les mémoires d'un médecin de Louis XIII, M. Techtermann rectifie ces assertions erronées. Les renseignements qu'il donne sur la découverte de ce tombeau lui ont été fournis par M. Henri de Lespinaist, secrétaire de la Société archéologique de la Touraine.

M. l'abbé Porchel lit quelques notes sur Vuadens et ses antiquités, Il émet une hypothèse sur les trois écussons de Fribourg, de Savoie et des comtes de Gruyère qui se voient sur une pierre de l'ancienne maison d'école. Il parle de la fabrique de faïences établie par les frères Pidoux vers l'année 1750 et dont les produits acquirent une juste célébrité. Il rappelle aussi la découverte de nombreux débris romains et burgondes, ainsi que d'anciennes fortifications, en divers endroits de la localité.

M. l'abbé Ducrest lit une page extraite des *Souvenirs de campagne* du colonel vaudois Louis Bégos, relative à un incident de la prise de Fribourg par les troupes fédéralistes en 1802. Un artilleur, qui pointait une pièce de canon dans une des meurtrières de la tour de Bourguillon, près de la chapelle de Lorette, eut la tête emportée par un boulet lancé par l'armée ennemie campée au Schœnberg. De larges traces de sang se voyaient encore, il y a un certain nombre d'années, à l'endroit où était tombé le malheureux soldat.

M. Max de Diesbach, président, a retrouvé dans les archives de la famille d'Affry l'autobiographie du premier landammann de la Suisse. Cette autobiographie n'embrasse malheureusement que les 12 premières années de Louis d'Affry, mais elle est pleine de détails piquants et pittoresques. Le premier précepteur du jeune d'Affry fut un abbé Prin, de Corserey, bon prêtre, bon théologien, mais peu versé dans les sciences profanes. Quand il sut lire, écrire et qu'il sut bien son catéchisme, l'élève n'avait plus guère à apprendre du maître. A l'âge de 10 ans, le jeune d'Affry partit pour Paris, où il devait entrer, deux ans plus tard, au Lycée Louis-le-Grand. Il fait de son voyage, de son arrivée à Paris, de ses premières sorties dans la grande capitale, un récit des plus intéressants.

M. Max de Diesbach se propose d'écrire un jour la biographie complète, puisqu'il n'en existe point encore, du grand magistrat et du grand citoyen que fut Louis d'Affry.

Dans la dernière séance du semestre d'hiver, celle du 22 mai, la Société d'histoire a encore entendu un travail de notre collaborateur, M. Fr. Reichlen, sur le monastère de la Part-Dieu. M. l'abbé

Ducrest a fait part aussi à ses collègues de renseignements nouveaux sur l'émigration de la colonie suisse et fribourgeoise qui alla fonder en 1819 au Brésil la Nouvelle-Fribourg. Les lettres de l'abbé Joye, aumônier de l'expédition, retrouvées par M. Ducrest dans les archives de l'Evêché donnent des renseignements navrants sur les souffrances des émigrants, souffrances dont on peut se faire une idée en songeant que sur 873 émigrants fribourgeois, 227 moururent pendant la traversée de l'Océan.

II

La Société historique fribourgeoise de langue allemande compte actuellement environ 180 membres parmi lesquels un certain nombre déploient une très grande activité. C'est le cas, entre autres, du président, M. le professeur Büchi, qui s'est occupé depuis quelques années des anciennes chroniques des XIVe et XVe siècles relatives à l'histoire du canton de Fribourg. Nul n'est mieux qualifié que lui pour mener à bonne fin ce travail difficile et qui exige beaucoup d'érudition, de patientes recherches et de sagacité. L'ouvrage qu'il a fait paraître en 1897, comme fascicule VII des *Collectanea friburgensis,* sur la rupture de Fribourg avec l'Autriche (1447-1452), ouvrage capital et considérable qui, peut-être, n'a pas été suffisamment mis en relief chez nous, lui a mérité dans la Suisse allemande, et même au delà du Rhin, les appréciations les plus favorables et les éloges les plus flatteurs. Les nombreux anciens textes allemands des archives de Fribourg, dont la lecture et l'interprétation déconcertent quiconque n'est pas initié aux vieilles formes dialectiques de la philologie germanique, n'ont pour lui point de secrets. Avec cela, il connaît à fond l'histoire du canton, et il sait, dans ses écrits comme dans son enseignement, faire passer à travers les dates les plus sèches, les faits les plus arides, un souffle puissant de vie et d'éloquence.

Fribourg possède, soit dans ses archives d'Etat, soit dans ses bibliothèques publiques ou privées, plusieurs chroniques du XVe siècle. On ne s'en doutait guère jusqu'ici. Aussi, le mérite de M. le Dr Büchi a été de les sortir de la poussière où elles sont ensevelies pour les publier et les étudier.

La chronique fribourgeoise qui passait jusqu'ici pour la plus ancienne s'appelle l'*Anonymus friburgensis*. Elle est relative aux démêlés entre Fribourg et Berne après la bataille de Sempach (1386-1389), et elle a été imprimée dans le même volume que la chronique de Conrad Justinger, de Berne, par M. Studer, en 1871.

M. de Liebenau en a récemment démoli l'authenticité, avec des arguments qu'il paraît difficile de réfuter. L'*Anonymus* ne serait, d'après l'archiviste lucernois, qu'une compilation faite vers la fin du XVIIIe siècle par le baron Zurlauben, de Berne.

La chronique bernoise de Justinger peut être regardée comme la première de nos chroniques authentiques. Elle a été écrite vers 1420 ; elle est surtout relative aux longues et sanglantes guerres entre Berne et Fribourg. La Société économique de cette ville en possède une rédaction raccourcie faite par un écrivain probablement bernois, qui se contenta d'extraire de la narration originale de Justinger les passages qui l'intéressaient lui-même, tout en faisant par-ci par-là des adjonctions spéciales pour Fribourg. Il existe en Angleterre, dans une riche bibliothèque privée, à Cheltenham, une autre copie de cette même chronique, copie qui semble avoir été écrite à Morat ou dans les environs. C'est parmi les précieux et nombreux manuscrits de cette bibliothèque que l'on vient de retrouver la rédaction originale que l'on croyait perdue du *Livre des Donations d'Hauterive,* publié par M. Gremaud, en 1896, dans les *Archives de la Société d'histoire*, d'après des copies assez modernes.

Une autre chronique est celle de Jean Gruyère, mort à Fribourg en 1465. Jean Gruyère exerça dans cette ville la profession de notaire ; il appartenait à une famille originaire du Gessenay. Il était chaud partisan de l'Autriche, et les importants renseignements, chronologiques surtout, qu'il donne sur la période de la rupture de Fribourg avec l'Autriche (1449-1452) donnent à son récit une valeur historique incontestable. Son but n'était pas de faire une chronique, mais de relater seulement ce qui l'intéressait. Aussi sa narration est-elle remplie de détails sur les usages et costumes populaires de nos aïeux, leurs fêtes, leur vie de famille, voire même de nombreuses observations météorologiques et des sentences publiques. Il raconte en particulier les guerres entre Berne, Fribourg et la Savoie, au milieu du XVe siècle. Il donne aussi des indications précieuses sur les premières monnaies de Fribourg, et sur un tir important qui aurait eu lieu dans notre ville en 1447. Le Père Cordelier Nicolas Rædle a publié cette chronique à Bâle, en 1877, dans le premier volume des *Quellen zur Schweizergeschichte*, mais M. Büchi se propose d'en donner un texte plus critique et plus exact, avec une notice sur la vie de l'auteur.

Contemporain de Jean Gruyère était le chroniqueur Nicod du Chastel (Nicod Bergier), chanoine de Notre-Dame à Fribourg.

Sa chronique embrasse surtout la période de 1435 à 1448 ; il

raconte, entre autres, les fêtes longues et solennelles qui eurent lieu à Fribourg lors de la venue de l'empereur Frédéric III d'Autriche. D'après certaines clauses de son testament, en particulier la donation qu'il fait d'un psautier en parchemin à l'église de Morat, on pourrait croire qu'il était de Morat ou des environs. M. Büchi publie en ce moment cette chronique, avec notice biographique sur l'auteur, dans le tome VIII des *Freiburger Geschichtsblœtter*.

Un autre Fribourgeois, auteur d'une remarquable chronique sur les guerres de Bourgogne, est Hans Fries, cousin du célèbre peintre du même nom. Hans Fries était fils d'un fabricant de drap, et apparenté aux familles Techtermann et Arsent. Il était né vers 1460. Quand éclatèrent les guerres de Bourgogne, il était encore trop jeune pour y prendre part. Mais il raconte qu'en 1479, il assista avec trois Fribourgeois à un tir à Baden. Il fut aussi l'un des 66 Fribourgeois qui, en cette même année, sous les ordres de Petermann Faucigny, accompagnèrent la bannière du quartier de la Neuveville jusqu'à Bellinzone, au secours des Uranais en guerre avec les Milanais. Pendant les guerres de Souabe, il conduisit aussi une compagnie fribourgeoise de cent hommes au Schwaderloch ; mais, à peine arrivé, il en remit aussitôt le commandement au capitaine Jacques Hænni et revint dans sa ville natale, où il occupa plusieurs charges importantes dans les Conseils. Il mourut en 1518.

On ignorait jusqu'ici absolument la chronique de Hans Fries. M. Büchi l'a retrouvée et publiée tout récemment comme appendice au second volume de la chronique bernoise de Diebold Schilling sur les guerres de Bourgogne et éditée l'année dernière par M. le professeur Tobler, à Berne.

Il existe à Fribourg quatre copies manuscrites de cette chronique. L'une est aux archives de l'Evêché, la seconde appartient à M. Max de Diesbach, la troisième à M. le professeur Steffens, et la quatrième à Mlle de Féguely. Le récit de Hans Fries est celui d'un homme qui a vu de près les événements et qui y a été mêlé ; il a donc une valeur toute particulière, surtout pour les années 1468-1487. Quelques chapitres sont évidemment tirés des deux chroniques précédentes de Jean Gruyère et Nicod du Chastel. Mais la plus grande partie est bien de lui-même. Il semble avoir écrit pour lui-même et non officiellement pour le public. Le style est lourd, pénible, sans art, et d'une sécheresse extrême ; mais le récit est fidèle et consciencieux, sans parti-pris et sans passion. Il raconte en particulier la participation des Fribourgeois aux batailles de

Grandson et de Morat, la force et l'organisation de l'artillerie des Suisses près de Morat, le pillage de la ville de Lausanne, l'expédition fribourgeoise à Bellinzone, ainsi que l'expédition bernoise et fribourgeoise, à laquelle il prit part, à travers le Grand-Saint-Bernard, vers Saluces, en Italie, contre le margrave Louis qui s'était révolté contre le duc de Savoie.

Il existe pour la guerre de Souabe (1499) une chronique très importante et tout à fait inédite jusqu'ici, ajoutée par M. Büchi à la fin du magnifique et savant volume de 650 pages qu'il vient de publier à Bâle sur cette guerre, volume qui forme le XXe de la grande collection des *Quellen für Schweizergeschichte.* L'original de cette chronique est perdu ; mais quatre copies manuscrites existent à Fribourg. L'une est la propriété de Mme de Techtermann de Bionnens ; la seconde, de M. Max de Diesbach ; la troisième de M. le professeur Dr Steffens, et la quatrième se trouve dans la bibliothèque de Mlle de Féguely.

L'auteur de cette chronique, qui relate principalement la part prise par les Bernois et les Fribourgeois à la guerre de Souabe, doit être Louis Sterner. Il ne se nomme nulle part, mais M. le Dr Büchi démontre très bien que ce ne peut être que lui. Louis Sterner naquit probablement à Fribourg vers 1470. On ne sait rien sur son enfance ni sur sa première jeunesse, mais il est certain qu'il participa en 1487 à l'expédition bernoise et fribourgeoise à travers le St-Bernard contre le margrave de Saluces. Il fit la guerre de Souabe sous les ordres des capitaines Guillaume Felga et Jacques Hænni ; il escorta aussi la bannière fribourgeoise à travers le Strelapass, sous le commandement de Martin Techtermann. Il raconte plusieurs épisodes ou faits d'armes dont il fut témoin ou acteur. Il prit femme à Fribourg, fut reçu bourgeois en 1505, et exerça les fonctions de notaire. Il nous reste de lui deux registres notariaux qui vont de 1506 à 1510. On y voit que Sterner s'exprimait aussi bien en français qu'en allemand. En 1508, il fut nommé secrétaire de la ville. Mais deux ans plus tard, il dut résigner le notariat et quitter Fribourg, après avoir été condamné à la prison et à une forte amende pour on ne sait trop quel motif. Il se retira à Bienne, tout en restant toujours Fribourgeois de cœur ; il fut même chargé soit par Bienne, soit par Berne et Fribourg, de missions diplomatiques délicates. A l'époque de la Réformation, il se montra défenseur intrépide de l'ancienne religion. A l'exemple de Fribourg, il voulut sauver le catholicisme en faisant faire au peuple des professions de foi. Tous ses efforts furent vains. On ne sait ni le lieu, ni les circonstances, ni la date de sa mort ; mais on croit qu'elle arriva vers 1538.

Louis Sterner fut non seulement auteur d'une chronique, mais encore copiste d'une autre, celle de son compatriote Jean Lenz, maître d'école à Fribourg. Ils racontent tous deux les mêmes événements, mais Lenz écrit en vers.

Sterner est aussi l'auteur d'une rédaction fribourgeoise de la grande chronique de Diebold-Schilling, de Berne, sur les guerres de Bourgogne.

Un autre Fribourgeois, qui figure dignement à côté des Justinger, des Jean Gruyère, des Nicod du Chastel, des Hans Fries, et surtout des Louis Sterner, est le conseiller Pierre Fruyo. Mais son principal mérite à l'admiration de la postérité est d'avoir copié et collectionné toutes les chroniques qu'il connaissait de son temps. Il vivait vers 1550.

M. le professeur Büchi a consigné le résultat de ses recherches dans le dernier volume des *Freiburger Geschichtsblætter* qui renferme encore d'autres travaux intéressants dus à M. Wattelet, avocat à Morat, à M. le Dr et professeur Holder, etc. E.

Echo des guerres de religion sous Catherine de Médicis et Philippe II

(*Extrait des manuaux de l'ancienne commune de Villette.*)

La dimanche 4e de janvyer 1568. Les gouverneurs des quarts de la perroisse hont apporte largent de la collecte faicte pour les pouvres fidelles dechasses pour la parolle de Dieu estant a Geneve. Premierement le gouverneur de Grandvaulx a delivre 52 fl. — Chynaulx Lalex et boussans 51 s. — Aran et chastagnye 7 fl. 6 s. — Espesses 10 fl. — Villette 9 fl. 1 s. — Riex 15 fl. — Cullye 135 fl. – Le corps de la commune assavoir le grand gouverneur par commandement des srs du conseil 20 fl. — Somme 252 fl. 10 s.

Le lundy 5e de janvyer. Largent dessus mentionne a este delivre a claude de Place pour le porter a Geneve pour les pouvres fidelles dechasses pour la parolle de Dieu. Et luy a este donne charge par les srs du conseil den delivrer seulement 250 fl. a ceux qui auront charge dedans Geneve de la dispensation des collettes des pouvres fidelles Et que les aultres 2 fl. et 10 s. debvoyent estre gardes et employes pour supportation des despens.

Le vend 16e de janvyer. Cl de place a refferu suyvant sa charge avoir delivre par commandement du Sr syndique Bernard de Geneve largent de la collecte envoye pour les pouvres fidelles dechasses pour la parolle de Dieu a deux srs diacres Lesquelz en